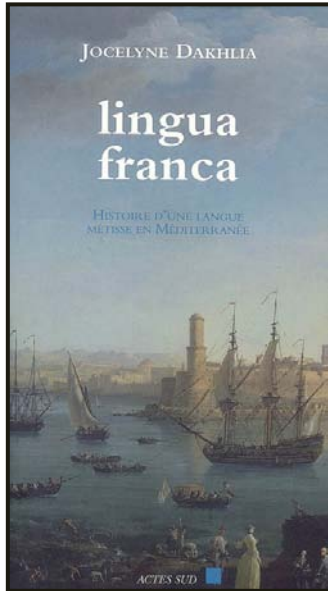


Jocelyne Dakhlia, *Lingua franca. Histoire d'une langue métisse en Méditerranée*

Actes Sud, Arles, 2008, 591 p.



En 1665, lors d'une ambassade à Tunis, un diplomate français, le chevalier d'Arvieux, ne daigne répondre qu'en turc à un dignitaire ottoman qui lui souhaite la bienvenue en langue franque. Cinq ans plus tard, en 1670, participant à la composition du *Bourgeois gentilhomme*, le même chevalier se plaît cette fois à conseiller Molière et Lully sur des strophes de la pièce transcrites en *lingua franca*. Position dissymétrique à l'égard de cette langue dans un premier temps puis expertise, réappropriation, voire travestissement de ce parler ... Prise sous différents angles, chacune de ces situations peut illustrer la thèse centrale qui charpente cette longue histoire de la *lingua franca* dans la Méditerranée moderne : le *franco*, composé de « versions simplifiées et sans désinences » de langues avant tout latines ou romanes, n'était pas « une langue consensuelle » ; bien au contraire, c'était une langue « de l'altérité à vif », un « *no man's language* » de la communication. Cette langue franque ne constituait pas un « terrain d'entente » où l'on pouvait « parler ensemble ».

C'était davantage un « lieu neutre » emprunté au terme « d'un chemin vers l'autre où l'on s'arrête à mi-distance ».

Révision complète de nos conceptions sur ce qu'il y peut y avoir de commun dans une langue, la démonstration menée par J. Dakhlia nous invite à repenser l'échange et le *continuum* dans l'histoire de la Méditerranée moderne, les relations entre métissage et perpétuation des différences, et plus largement encore, l'articulation entre langue et culture. Montrer que la *lingua franca* fut à la fois pratiquée par des Européens qui la percevaient comme une langue corrompue et par des Musulmans qui n'y voyaient pas « une marque d'allégeance à l'Europe » permet de dépasser deux anciennes approches de l'histoire méditerranéenne. D'une part, cela rompt avec des écritures nationalistes de l'histoire qui, sur la rive sud, niaient jusqu'à l'existence de la langue franque et se refusaient du coup à reconnaître « un lien quasi-organique entre l'Européen et la Méditerranée islamique, avec la tentation logique d'y voir rétrospectivement une colonisation ». D'autre part, restituer cette langue dans son interaction complexe sans pour autant la réduire à un dialogue forcément déséquilibré tranche avec une « historiographie développementaliste » pour qui l'emprunt, et notamment l'emprunt lexical, « dénotait toujours un différentiel de puissance », « une forme d'allégeance culturelle » et donc la source d'un « retard » à combler entre les sociétés.

Une fois ces tendances de l'histoire dépassées, tout l'enjeu serait de penser l'échange, la fusion, le continu de part et d'autre de la Méditerranée sans marginaliser ces dynamiques, sans *a contrario* les concevoir comme un donné, comme le produit d'une domination univoque ou comme réaction à cette domination. En ce sens, et c'est le second enseignement majeur de cet ouvrage, le « modèle d'un métissage comme réponse du vaincu », comme « adaptation du colonisé » ne saurait être imposé à la Méditerranée moderne. Cette région ne saurait être perçue comme une autre Amérique coloniale. La « relation imbriquée » entre l'Europe et l'Islam nécessite un cadre d'analyse qui, sans minorer une « part de contrainte et de violence », suppose une révision des présupposés du « métissage » et passe, dans cet ouvrage, par une historicisation des liens entre langue et culture. Car ce que la *lingua franca*

démontre, c'est qu'une langue peut n'être porteuse « d'aucun marqueur identitaire propre », d'« aucun enjeu de territorialité » ou de « souveraineté dans ses usages » : personne n'a vu dans le *franco*, une langue de civilisation, de prestige, une langue à soi, un créole que l'on enrichit de génération en génération ...

De surcroît, du temps de la course à l'ère de la domination coloniale, en Méditerranée moderne, il n'y pas eu rencontre entre deux mondes puis métissages. Ici comme ailleurs, le métissage ne saurait être idéalisé et conçu comme une simple fusion entre deux entités distinctes. Les interactions furent constantes. Toutes les langues furent imbriquées et la *lingua franca* en particulier n'est devenue commune que par le maintien de différences : ses locuteurs venaient d'horizons divers alors même que ses mots puisaient avant tout dans les langues européennes et de façon secondaire dans des langues de l'Empire ottoman. Au terme de cette démonstration et à partir de cette déconstruction du concept de « métissage », la notion d'« entre-deux » peut à bon droit être remise en ce qu'elle sous-entend de « disjonction » entre « l'Orient et l'Occident ». L'auteur nous invite plutôt à explorer le *continuum* et les marquages de différences qui participent du « lien indicible (...) mais bien réel » entre « des sociétés adverses ».

Loin d'être déconnectée de son champ d'observation, cette insistance sur le *continuum* et la différence amène tour à tour à s'interroger sur la position du Maghreb à l'époque moderne, sur les usages linguistiques en Méditerranée et sur les profondes ruptures engagées dans la région à partir de la fin du XVIII^e siècle. Dans la première moitié des dix chapitres de l'ouvrage, le Maghreb ottoman constitue le terrain central d'observation du *franco* en Méditerranée. L'auteure rappelle que les premières mentions d'une langue franque proviennent certes du Levant du temps des Croisades mais elle relève aussi que l'attestation la plus ancienne du *franco* remonte au *Contrasto della Zerbitana*, texte poétique du XIII^e siècle prenant pour décor l'île de Djerba. Et alors que la *lingua franca* commence à être identifiée à partir du XVI^e siècle comme un « phénomène particulier », avec une inflation de sources pour la documenter, le Maghreb ottoman devient dès cette époque, le foyer privilégié d'usages de cette langue, ou pour le moins de références à ces usages.

En explorant cette singularité maghrébine, J. Dakhli dévoile du coup une autre relation à l'altérité dans cette région. En cette terre d'Islam, la *lingua franca* est bien sûr une langue transitoire pour des captifs chrétiens appelés à être rachetés ou à se fondre dans cette « société d'appel ». Mais pas seulement. Cette langue est aussi pratiquée hors des zones privilégiées de « contact », hors des milieux de la course et du négoce, dans l'intimité des demeures par le biais des femmes parfois d'origines européennes, dans les campagnes « par des phénomènes d'efflorescence lexicale ». Insister sur ce caractère diffus du *franco* permet de démentir avec force le postulat naguère défendu par Bernard Lewis d'une « indifférence de l'Islam à l'égard des langues de l'Europe ». Cette capacité étendue d'utiliser une « langue métisse » et d'offrir conjointement une position parfois très élevée aux Européens amène surtout l'auteure à distinguer deux régimes d'altérité : d'une part, un « Islam » qui ayant fait le deuil « de toute homogénéité » nourrit « une connaissance toute (...) domestique des langues de l'autre et n'en intègre que mieux l'étranger à ses propres structures » ; d'autre part, une Europe qui tend vers des formes d'unité et « développe une connaissance savante des langues de l'autre » pour mieux le tenir à distance. L'opposition est frappante, évocatrice, mais cette dichotomie risque d'atténuer toute la part de *continuum* que la *lingua franca* aide à reconstituer entre ces aires culturelles. En outre, jusque quand cette distinction entre ces deux formes d'altérité est-elle encore valable ? Le XVII^e siècle est certes reconnu comme un temps de grande circulation à Alger ou Tunis mais que faire du XVIII^e siècle davantage conçu en termes de repli pour les uns, de mise en valeur de l'élément autochtone pour d'autres¹ ?

¹ RAYMOND André, 2006, *Tunis sous les Mouradites. La ville et ses habitants au XVII^e siècle*, Tunis, Cérès éditions, p. 169-170 ; 287. CHERIF Mohamed Hédi, 1984, *Pouvoir et société dans la Tunisie de H'usayn Bin 'Ali*

Au-delà du Maghreb ottoman, en suivant la diffusion de la *lingua franca* au Maroc, vers le Levant et l'Europe occidentale, l'ouvrage esquisse par la suite, dans les chapitres 6 et 7, un tableau stimulant des usages linguistiques en Méditerranée. Au moins trois configurations se dessinent autour de la *lingua franca*. Le cas grec est de façon étonnante celui qui se rapproche le plus du profil maghrébin. Là aussi, le *franco* est marqué d'une « forte italianité ». Là aussi, ce parler fait office d'une « tierce langue », régissant les « relations avec le monde extérieur ». La mosaïque levantine présente un tout autre aspect : le « principe de la marqueterie "ethnique" ou confessionnelle y masque » le recours à la *lingua franca* ; « l'élément jointif » n'y est pas forcément constitué par cette langue métisse. Enfin, d'entre toutes ces configurations, le motif marocain détonne : le portugais et l'espagnol y ont « absorbé à terme toute conception d'un parler composite » tandis que le pays surinvestissait « une identité plus strictement autochtone et musulmane ».

Dans les configurations maghrébines et levantines, la *lingua franca* a aussi fortement à voir avec les multiples façons de composer avec les variantes de l'arabe. De ce point de vue, J. Dakhli nous invite à reconsidérer l'apparente asymétrie entre une documentation européenne prolixe en citations du *franco* et des sources en arabe qui en seraient exsangues : il s'agirait de relire ces sources en arabe pour y rechercher les empreintes de la *lingua franca*. Parallèlement, l'auteure rappelle que l'idée d'une sacralité de l'arabe est à manier avec prudence : musulmans comme non-musulmans peuvent choisir non seulement entre plusieurs langues mais également entre plusieurs registres de langues. Il faudrait ajouter qu'au-delà d'un statut singulier de la langue arabe, ce sont certainement des choix gradués entre des « dialectismes » et des « références littéraires » qu'il serait intéressant de remettre en perspective. Dans ces degrés d'écrit et d'oralité, il n'est pas certain que la relation de ces terres à l'Europe ait toujours relevé « d'une sphère relationnelle orale et prosaïque » à distinguer d'écrits solennels. Des correspondances intimes de serviteurs d'État, des brouillons de ces lettres, la restitution de dialogues dans des chroniques de sérail aideraient à nuancer cette bipartition.

Dans une ultime étape, les trois derniers chapitres analysent la reconsidération de la *lingua franca* autour du XIX^e siècle, sa réduction à un simple sabir et son absence de pérennité. Au XVIII^e siècle, les mentions du *franco* « se routinisent » et se concentrent dans le domaine diplomatique où ses citations sont censées marquer une limite infranchissable de civilisation. Dans les écrits de l'abbé Prévost, de Rousseau et surtout de Bernardin de Saint-Pierre, cette langue se voit à l'inverse conférer la « valeur de communion » dont nous la gratifions *a priori*. Mais c'est, en fait, à partir de la fin du XVIII^e siècle et du début du XIX^e siècle, que la *lingua franca* cesse d'être un terrain neutre : les mots de cette langue réfèrent désormais à l'avidité, à la corruption. Son ressort comique n'est plus seulement exploité au théâtre, il déborde jusque dans les mémoires et les autobiographies. « Une perspective politique s'imposerait alors dans le rapport à la langue ». Il faudrait désormais en défendre l'intégrité. Au point qu'avec la conquête de l'Algérie, cette langue métisse serait plus que mise à distance par les autorités françaises. De « langue bilatérale », la *lingua franca* devient le sabir, une langue que l'auteure qualifie d'« unilatérale », une « langue du dominé » réservée aux autochtones, ou plutôt à une partie d'entre eux qui fraient avec l'agent de la colonisation, au monde des « hommes de troupes » ou bien encore aux femmes de petite vertu.

Si cette conception des ruptures du XIX^e siècle est cohérente avec l'idée d'un métissage propre à la Méditerranée qui ne soit pas réduit à une réponse du vaincu ; l'opposition *terme à terme* entre le *franco* et le sabir tend pourtant à mettre entre parenthèses toutes les interactions et tout le *continuum* si richement remis en perspective pour la période moderne. La colonisation empêche-t-elle, d'un coup, l'action divergente en terrain neutre ? La violence

(1705-1740), Tunis, Publications de l'Université de Tunis ; 1981, « La 'déturquisation' du pouvoir en Tunisie : classe dirigeante et société tunisienne de la fin du XVI^e à 1881 », *Cahiers de Tunisie*, 117-118, p. 177-197.

induite réduit-elle le colonisé à n'être que dominé ? L'impossible pérennisation de la *lingua franca* ne saurait pourtant s'expliquer par le seul rapport colonial ou par un dédain des orientalistes pour cette langue. Cet ouvrage nous indique d'autres facteurs, des raisons partagées de part et d'autre de la Méditerranée : sur les deux rives, la *lingua franca* ne parvint pas à devenir un créole ou une langue maternelle ; elle n'a nourri aucune littérature ou codification propre. Aujourd'hui encore, comme le souligne J. Dakhli, la *lingua franca* demeure fort suspecte aux yeux de ceux qui conçoivent la langue comme « le dernier refuge légitime de toute notion de pureté nationale ».

M'hamed Oualdi